

## Poème 407 : À l'assaut

Durant une aube crépusculaire,  
Révélant dans le ciel la noirceur  
De forces diaboliques ; marqués  
Au sceau d'un Destin mortifère ;  
Guerriers, au Front, désespérés,  
Rongés par une trouille atavique  
Grouillante dans leurs entrailles,  
Ils ont pourtant armé leur fusil,  
Pourvu d'une courte baïonnette  
Sanglante, pointue et aiguisée,  
Leurs godillots dans la gadoue,  
Stagnant au fond des boyaux...

Las de la nuit oppressante où  
Divague l'esprit des camarades  
Occis, leurs membres dispersés  
Dans l'air zébré par la mitraille,  
Les plus terrorisés — damnés  
Coliques au ventre — en une  
Diarrhée, subite et profuse,  
Chient dans leur froc... Ô  
Pestilentielles odeurs qui  
Ne couvrent jamais celles  
Des cadavres putrescents,  
Accrochés aux fils barbelés !

Au son d'un clairon — dans  
La plaine, terrain d'enjeux des  
Généraux planqués à l'arrière —  
Qui sonne des troupes l'hallali,  
Ils savent qu'ils mourront...  
Et cependant, les voilà qui  
Sortent de leur tranchée et  
S'élancent dans le « no man's  
Land », poussant, en barbares  
Qui arracheraient le garrot des  
Haines qui les étranglent, de longs  
Cris pour se convaincre qu'ils vaincront.

Ceux, d'en face, avec leur casque à pointe  
Et leur surnom de « boches », prêts  
À en découdre — feu d'enfer —,  
Doigt à la gâchette, grenades  
En chapelet, à la ceinture !  
Mais, contre toute attente,  
Alors qu'un corbeau passe, ses  
Ailes noires déployées, et pousse  
De brefs croassements glaçants,  
— Présage de quelque fin — c'est  
D'une casemate enterrée à demi  
Que se déchaîne l'Apocalypse...

Dans les failles du Temps assassin,  
Un tireur secondé d'un servant fauche  
Les fantassins à découvert. Sa mitrailleuse  
Lourde crépite et crache ses pruneaux  
Tandis qu'en haut d'une colline des  
Pièces d'artillerie entonnent,  
En salves interminables,  
Un chant assourdissant  
Qui perce les tympan.  
Canons toujours fumants,  
Placés en batteries, camouflées  
Savamment derrière un haut remblai !

Projectiles fuselés,  
Semblables aux pièces  
D'argent jetées à la volée,  
Dans les premières lueurs du jour  
— Glauque matin d'automne —  
Ils zèbrent le ciel gris de leur  
Ballet incessant et bruyant.  
Leur sifflement strident  
Précède l'explosion sur  
Le champ de bataille,  
Lunaire et dévasté, qui  
N'est plus que cratères.

À courir vers l'ennemi,  
Épuisé, hébété, effrayé,  
Et condamné, tout comme  
Eux, ils savent ne pas trancher  
Le nœud gordien du : « *Pourquoi  
Ce carnage ?* ». Abrutis par l'alcool,  
Autorisés à boire avant d'y aller —  
Au casse-pipe !— ils s'arrachent  
À leur Passé dans un braillement,  
Avant qu'on ne leur arrache prompto  
Les tripes, pour chasser l'image de  
Celle qu'ils s'apprêtent à quitter.

Au fond de l'estomac,  
Âcre, leur bol stomacal  
Qu'ils sentent remonter...  
Ah ! Se vider de leurs peurs,  
Brutalement, à la façon du sang  
Qui s'échappe, en jet, des cous des  
Condamnés, sur le billot décapités !  
Leur arme au poing, au milieu des  
Hurlements de bêtes à l'abattoir,  
Des râles de moribonds saignés  
Comme des gorets, ils voient,  
Devant, l'autre berge du Styx.

\* \* \* \* \*

Adieu, paisible rivière  
Traversant leur campagne  
Où tant d'odeurs de vaches et  
De chevaux, dans les fermes, dans  
Les champs, titillaient leurs narines !  
Sur tes rives — à leur mémoire rappelées  
À l'heure de crever — ils venaient avec une fille  
Du bourg, ravis de s'asseoir sur l'herbe, la peau tannée  
Par le soleil. Moisson faite, ils n'avaient d'autre envie  
Que d'ôter leurs vêtements et de plonger, nus,  
Dans tes eaux fraîches et accueillantes,  
Lit de leurs ébats à l'abri des regards.

Au milieu des roseaux  
Qui ployaient sous le vent,  
Des canes et des canetons, de  
Passage, qui caquetaient, en si  
Plaisante compagnie, l'été radieux  
Leur souriait et, dans l'insouciance  
De leur vingt ans, ils leur contaient  
Fleurette tandis qu'ils caressaient  
Le haut des seins des ingénues  
Qu'un décolleté de chemisier  
Qu'ils avaient tous dégrafé,  
Soulignait avec grâce...

\* \* \* \* \*

À évoquer ainsi — dans cette  
Vision dernière, déchirante et  
Soudaine, qu'ont ceux qui vont  
Mourir — au cœur de la fureur des  
Hommes et de la perte des mondes,  
Leur lointaine province et leurs anciennes  
Amours, les voilà qui voudraient échapper  
À ce jour, à cette heure, à ce lieu, leur corps  
Trop embourbé dans une terre maudite où  
Conscrits et officiers volent dans les airs,  
Chairs déchiquetées, démembrés, os  
Broyés, barbaque sanguinolente.

En ces moments fatidiques, orchestrés en haut lieu,  
Où, l'ordre reçu, ils s'élancent, apeurés, à l'assaut,  
Ce flash ne dure qu'un instant : une fraction de  
Seconde. Poussés par l'instinct, ils cherchent  
Uniquement à s'en tirer, effarés par cette  
Viande, humaine, exposée en vrac, au  
Kilo, comme à l'étal des bouchers,  
Avant d'en être aussi, à recevoir  
Eux-mêmes, en pleine gueule,  
Les éclats d'obus de mortiers  
Qui lacèrent ; sectionnent ;  
Démembrent ; éventrent.

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

À de ne pouvoir savoir  
Quel nom ils portaient,  
Rendus méconnaissables,  
Ces gars qu'elles attendront,  
La drôle de guerre finie, jamais  
Ne rediront les mots, touchants,  
Qu'elles adoraient entendre  
Quand, taraudés de désirs,  
Ils s'aimaient. Oui, aucune  
N'inhumera ces Poilus sans  
Visage, dispersés dans l'espace,  
En morceaux. Horribles confettis !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)

Entre le 4 et le 8 novembre 2019

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tous droits réservés.

Dépôt légal du blog : [philippe-parrot-auteur.com](http://philippe-parrot-auteur.com)  
À la B.N.F, à Paris, le 20 février 2019.  
Numéro d'Issn 2650-0078. © 2011/2019